

sunt avec son ami Barbet qui, très attentif à ce qu'elle disait, lui répondait dans son langage.

Elle ne sentait plus aucune fatigue lorsqu'elle revint rue de la Bûcherie, et elle déclara à Luccini que le lendemain, dès la première heure, elle serait prête à reprendre son travail habituel.

— Alors, c'est entendu pour demain, mais je ne vous y force pas, dit-il avec la même bonté, et pour peu que demain vous sentiez encore quelque malaise....

— Non, non, demain, dit-elle.

Elle se coucha et ne tarda pas à s'endormir.

Elle dormit toute la nuit sans se réveiller.

Le matin, elle fut la première à se lever et à s'habiller. Et quand elle fut prête, elle tendit le bras, machinalement, vers le coin de la muraille où tous les jours, depuis qu'elle était chez Luccini, elle accrochait la vielle de Girodias.

La vielle avait disparu.

Elle n'en fut pas autrement surprise.

Toute pensée d'un vol était loin de son esprit.

Elle se dit que Luccini l'avait dérobée sans doute pour la visiter, y jeter un coup d'œil, en profitant des jours où justement Fanchon ne s'en était pas servie, et qu'il avait oublié de la remettre en place.

Elle attendit le lever du maître avec patience.

Luccini, comme tous les jours, donna leur itinéraire aux enfants.

Lorsque Fanchon reçut le sien, elle lui dit :

— Maître, vous avez oublié de me rendre ma vielle.

Et elle montra du doigt en souriant la place du jour où rien ne se trouvait.

Luccini parut étonné.

— Tu dis, ma fille ?

— Je vous demande ma vielle.

— Mais je n'y ai pas touché. Où donc est-elle ?

Fanchon eut un léger frémissement.

— C'est là que j'avais l'habitude de l'accrocher à mon retour.

— Et quand l'y as-tu vue pour la dernière fois ?

— Hier !

— Le matin ou le soir ?

— Le matin, dit Fanchon après avoir réfléchi... Oui, le matin, avant d'aller me promener comme vous me l'aviez permis... Le soir, je me suis couchée sans penser à regarder....

— Nous allons la chercher, ma fille.

Tous les enfants étaient encore dans les chambres, s'apprêtant à partir, mettant harpes et violons d'accord, riant, chantant... On eût dit une bande d'oiseaux, au lever du soleil.

Luccini cria d'une voix tonnante, rude, rauque :

— Silence, vous autres !

Tout le monde se tut.

Les enfants, garçons et filles, baissèrent le dos craintivement, prévoyant quelque colère, peut-être quelque brutalité.

Luccini demanda :

— Est-il quelqu'un parmi vous qui ait touché à la vielle de Fanchon ? Et qui ait oublié de la remettre à sa place ?...

Il y eut un profond silence.

— Personne ?...

Pas un ne répondit.

— Voyons, dit le maître, je ne punirai pas, je ne gronderai pas. La faute n'est pas grande. La vielle est un instrument de musique qui n'est pas commun, que la plupart d'entre vous ne connaissent pas. Rien donc de plus naturel à ce que vous ayez eu la curiosité de l'examiner de près... Il peut se faire aussi qu'en l'examinant et en voulant la faire marcher maladroitement, on ait faussé une touche ou cassé une corde et que l'on se soit trouvé embarrassé pour la remplacer... que celui-là qui a commis la faute s'accuse... Je jure devant tous que je ne lui ferai aucun reproche... Mais qu'il se hâte... Fanchon est inquiète... C'est une bonne petite camarade et vous auriez tort de lui faire de la peine...

Les enfants se regardèrent.

Ils semblaient se consulter, s'interroger des yeux.

Mais personne ne disait mot.

Fanchon sentit une sueur froide couler de son front.

Et pour la première fois lui vint l'idée d'un vol.

— Non, ce n'est pas possible, murmura-t-elle, ce n'est pas vrai.

Voyant que pas un des enfants ne disait mot, Luccini les appela devant lui un à un, les interrogea séparément.

Ils firent tous la même réponse.

Ils donnèrent tous le même renseignement.

Ils n'étaient pas revenus pendant la journée et ils étaient partis, le matin, alors que Fanchon était encore dans son lit. Par conséquent, on ne pouvait les accuser.

En même temps ils racontaient qu'effectivement, pendant les premiers jours, l'étrange instrument de Fanchon les avait amusés. Ils avaient prié leur nouvelle camarade de le leur montrer, d'en jouer devant eux et de le démonter.

Fanchon leur avait obéi pour leur faire plaisir.

Et c'avait été tout.

Luccini fouilla dans les chambres, bouscula tous les lits, les armoires, les placards, fit monter la concierge, l'interrogea à son tour, lui demandant si elle n'avait rien remarqué de suspect.

La concierge non plus ne put rien dire, sinon que, vers deux heures, le petit Matteo était rentré, était monté.

Elle avait été obligée de quitter sa loge, à ce moment-là, et elle ne l'avait point vu ressortir.

— Matteo, tu es rentré ? dit Luccini.

— Oui, maître, dit l'enfant sans se troubler.

— À quelle heure ?

— À deux heures ; la concierge ne se trompe pas.

— Et tu es resté longtemps ?

— Cinq minutes.

— Que venais-tu faire ?

— J'avais cassé coup sur coup trois cordes à mon violon et je me suis aperçu que je n'en avais pas sur moi de échange. Il m'a bien fallu venir en chercher, sans quoi mon après-midi eût été perdu... n'est-ce pas, maître ?

— C'est vrai, dit le fils, et l'enfant se tut.

— C'est toi qui es volé la vielle à Fanchon ?...

— Maître, je vous jure que non !...

— C'est toi... toi seul... qui es venu ici pendant la journée.

— Je ne suis même pas entré dans la chambre... Je n'avais rien à y faire... Ce n'est pas moi... et je ne veux pas que vous disiez que je suis un voleur, dit le petit avec fierté.

Luccini lui avait pris la main.

Il la serrait dans ses doigts robustes, lentement, de toutes ses forces.

On vit le petit faire un brusque mouvement pour échapper à cette étreinte de bonreau, pâle soudain, puis crier :

— Vous me brisez la main !...

— Avoue que c'est toi le voleur... petit malheureux !

— Ce n'est pas moi !

Luccini serra plus fort. Les yeux de l'enfant s'agrandirent sous la souffrance atroce. Il eut un gémissement sourd, rauque.

— Avoue ! avoue ! disait Luccini.

— C'est horrible à moi !... à moi !...

— Avoue ! Où est la vielle ? Qu'en as-tu fait ?

— Ce n'est pas moi... Je ne suis pas coupable... Je ne suis pas voleur... Je ne suis pas un... !

Il ne put achever.

La torture était la plus forte.

Il roula évanoui aux pieds de son bonreau.

Les enfants, blêmes, se taisaient. Fanchon essuya son front.

— C'est lui ! dit Luccini. Je l'obligerai bien à avouer... Reste, Fanchon... Nous retrouvons ta vielle, mon enfant....

Et s'adressant à la bande des petits, terrifiés.

— Vous autres, allez-vous en... Et que ce n'y ait ni trace de leçon !

Luccini attendit que l'enfant fut revenu à la connaissance.

Matteo ramena les yeux et regarda le maître avec terreur.

Puis il vit Fanchon tout en larmes.

Il joignit les mains en l'implorant.

— Fanchon, ce n'est pas moi, je te le jure !

— Ce ne peut-être que toi ! dit le maître d'un air sévère.

— Non, je vous le jure, Fanchon, je n'ai jamais été mêlé avec toi, l'impéchable de nos fêtes du nuit !

Alors la jeune fille intervint.

— Ce n'est pas lui, maître, dit-elle, puisqu'il l'affirme !

— Ah ! par là, il n'a rien dit. Il sait bien que je puis le faire mettre en prison.

— Mais moi, maître, en prison si vous voulez, mais je n'avouerai jamais un vol que je n'ai pas commis. Et il y a des voleurs ici, ce n'est pas moi, maître, dit l'enfant en regardant Luccini avec une fixité singulière... Et pour ma part, je n'ai jamais volé de ma vie... Il y en a beaucoup qui ne pourraient pas en dire autant....

Ils s'exprimaient en italien.

Mais Fanchon parlait cette langue, et ce la rappelle.

Et elle comprenait parfaitement.

— Non, Matteo n'est pas un voleur, dit-elle. Il faut chercher ailleurs, maître, si vous voulez retrouver ma vielle.

— Et moi je persiste à dire que c'est lui qui l'a prise, dit Luccini violemment. Il l'a vendue, sans doute, à quelque braconnier des environs... Comme je n'en ai pas la preuve, je ne puis rien faire contre lui... La faire arrêter, interroger par le commissaire de police, c'est inutile car je connais son entêtement... Da moi, j'ai en mon pouvoir un moyen de le charier... A partir d'aujourd'hui, tu ne fais plus partie de mon troupeau de drapeau, dit-il en secouant Matteo qui n'avait même pas da se défendre....

— Soit... Je ne vous regretterai pas... Quand on vous connaît il est trop tard pour se séparer de vous... C'est moi qui ai eu le tort de parler de vous à Fanchon... Si elle vous raconte mon conseil, pendant qu'il en est encore temps, elle ne restera pas une heure de plus avec vous... et me suivra....